



HAL
open science

La torche et le hibou. Pratiques politiques nocturnes dans l'Espagne du premier franquisme.

Stéphane Michonneau

► **To cite this version:**

Stéphane Michonneau. La torche et le hibou. Pratiques politiques nocturnes dans l'Espagne du premier franquisme.. Les ombres de Clio. Les nuits historiques existent-elles? XVIe-XXe s., 2018, 978-2-271-11681-9. hal-04300993

HAL Id: hal-04300993

<https://hal.science/hal-04300993>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***La torche et le hibou.
Pratiques politiques nocturnes dans l'Espagne du premier franquisme.***

Stéphane Michonneau
Université de Lille

Si l'expression de « nuit franquiste » abonde dans les médias pour désigner les trente-neuf ans qui plongèrent l'Espagne dans la dictature, de 1936 à 1975, les nuits du franquisme ont été paradoxalement peu abordées par l'historiographie. Pourtant, pendant cette période, la nuit fut objet d'usages multiples d'ordre stratégiques, politiques et médiatiques qui firent événement. Ainsi, la rupture temporelle introduite par les heures nocturnes favorisa l'éclosion d'événements inédits et lui donna sens. Il s'agit ici, selon une démarche empirique, de juxtaposer trois cas glanés au fil des archives pour tenter ensuite de dégager les lignes de forces des pratiques politiques nocturnes dans l'Espagne de la guerre civile et du premier franquisme. Deux types d'événements forment ici un fil conducteur : d'une part, les nuits de combat où la nuit rend possible des stratégies d'affrontement originales ; d'autre part, les nuits cérémonielles au cours desquelles le jeu de l'obscurité et de la lumière transfigurent l'événement pour le doter, à travers une scénographie calculée, d'une valeur unique. Dans chacun des cas, la mise en écrit ou en image de la nuit construit le caractère historique de l'événement nocturne.

1. Nuit de combat pendant la guerre d'Espagne.

La guerre d'Espagne est le terrain privilégié de nombreuses mythifications qui hantent encore de nos jours l'histoire du conflit civil. Les nuits sont chargées d'épisodes obscurs comme les enlèvements de la police politique, l'attente angoissée de l'exécution au petit jour, les transfuges d'un camp à l'autre, les exils par la frontière, etc. Sur le front, les combats et les bombardements semblent suspendus par la trêve nocturne, même si dans la réalité, la nuit est plutôt le lieu d'autres formes de combat qui sont l'envers des affrontements diurnes : pénétration des lignes ennemies, travail de sape, organisation de la résistance et du ravitaillement, mouvements de troupe, enterrement des cadavres laissés à l'abandon en plein jour.

Un bel exemple de cette activité guerrière nocturne nous est donné par le siège que subit le bourg de Belchite, en Aragon, du 25 août au 6 septembre 1937, sous le feu des armées républicaines¹. L'épisode se situe pendant la bataille d'Aragon que la République lança dans l'été 1937 afin de soulager la pression que les franquistes exerçait sur la zone nord, la Cantabrie et le Pays basque. L'offensive se heurta à la résistance de quelques villages qui avaient été fortifiés par les franquistes dès l'été 1936. La prise de Belchite dura quatorze jours, signe manifeste de l'impuissance républicaine à organiser des contre-offensives durables. Finalement, le village fut pris au prix d'un effort gigantesque – près de 60 000 combattants mobilisés – et pour un gain territorial dérisoire qui masquait mal l'échec de l'objectif assigné : la prise de Saragosse, à 40 km de là. Les quelques 2 000 combattants franquistes retranchés dans Belchite tinrent le choc de l'offensive armée, notamment grâce au contrôle des airs par les rebelles. Dans la dernière nuit du siège, du 5 au 6 septembre 1937, les derniers assiégés, environ au nombre de 500, tentèrent une sortie pour briser l'encerclement. Après plusieurs tentatives infructueuses, ils profitèrent de la nuit noire pour tromper les lignes adverses : seuls une quarantaine d'entre eux parvinrent à franchir ces dernières et à fuir, à travers les oliveraies, jusqu'à Saragosse (guidés en cela par des foyers que les franquistes allumèrent derrière les lignes républicaines). L'épisode de la nuit du 5 septembre 1937 est resté célèbre dans les annales de la propagande franquiste qui fit de la résistance puis de la bravoure des troupes assiégées le symbole d'un peuple espagnol indomptable, digne descendant de la résistance aux troupes napoléoniennes, 150 ans auparavant.

Le récit de la nuit du siège donna lieu à de nombreux récits qui construisirent l'événement pour l'ériger en mythe². L'un d'entre eux, *Emociones de un sitiado*, fut rédigé dès 1938 par l'un des acteurs et témoins de l'épisode, Emilio Oliver Ortiz, banquier de profession, tôt enrôlé dans la défense de son village contre l'armée républicaine, et survivant de la fuite nocturne. La dernière nuit du siège, menaçante, prend dans ce témoignage une coloration tragique ; elle est promesse de mort : « Cette nuit se terminera par une tragédie, pour moi comme pour les autres : la vie ou la libération »³.

¹ Stéphane Michonneau, *Fue Ayer. Un village espagnol face à la question du passé*, mémoire d'habilitation soutenu le 21 novembre 2014 à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

² Ángel Alcalde, « La "gesta heroica" de Belchite: construcción y pervivencia de un mito bélico (1937-2007) », *Ayer*, 80/4, 2000, pp. 193-214.

Mais elle est aussi promesse de libération car seule l'obscurité peut sauver les assiégés parfaitement conscients que la levée du jour signifiera leur perte :

Avec la nuit s'en va la vie, et nous sommes à beaucoup de kilomètres de nos forces ; pour se sauver, il faut atteindre nos lignes avant la levée du jour. Nos yeux remplis de liberté contemplent avec extase le morceau de ciel qui se découpe sur les habitations de la place ; ciel très pur dans lequel brille une infinité d'étoiles avec une sérénité qui, à certains moments, nous semble promettre la liberté. Ah ! Comme nous aimerions contempler ce ciel en plein champ, sans ce cadre de maisons squelettiques qui l'enferme !⁴

La nuit alimente l'angoisse des assiégés qui croient apercevoir les ombres des soldats ennemis. Elle est alors une métaphore du siège dans son entier qui assiège les corps et les âmes : « Et les ténèbres physiques de la nuit que j'appréhende, je les vois également encercler la forteresse de notre esprit, le remplissant d'ombre... »⁵. Mais au fur et à mesure que les corps sont pris dans la nuit, l'espoir de la libération luit comme une lumière apaisante des âmes :

Depuis un moment déjà, la nuit a avalé les dernières lueurs du crépuscule. Jamais je n'ai senti mon âme aussi aux antipodes de mon être physique. Tandis que tout ce qui m'entoure s'enfonce dans les ténèbres, mon âme semble s'éveiller à une aurore de clarté brillante. Ce contraste est produit par la proximité de l'épisode qui mettra fin à notre noire souffrance depuis douze jours. Comme l'obscurité est la variante de la lumière, cette dernière tombe après tant de jours dans les ténèbres. Ou bien mourir en espérant rencontrer la lumière du Ciel, ou bien atteindre les tranchées de l'Espagne où nous attend la lumière de la liberté.⁶

³ Emilio Oliver Ortiz, *Emociones de un sitiado*, Barcelona, Editorial Amaltea, 1942, p. 221 : « Esta noche va a concluir la tragedia para mi como para todos, con la vida o la liberación ».

⁴ *Ibid.*, p.225 : « Con la noche se nos va acabando la vida, y estamos a muchos kilómetros de nuestras fuerzas ; para salvar hay que llegar a nuestras líneas antes de que amanezca. Los ojos, anhelantes de libertad, contemplan con éxtasis el pedazo de cielo que se recorta sobre las casas de la Plaza ; cielo purísimo en el que infinitas estrellas rutilan con una serenidad que unos momentos nos parece prometedora de libertad y otros sarcasmo de ella. ¡Ah, Cómo ansíamos contemplar ese cielo en pleno campo, sin este marco de casas esqueléticas que lo cercenan ! ».

⁵ *Ibid.*, p. 215 : « Y las tinieblas físicas de la noche que con mi mente anticipo, las veo también queriendo sitiar la fortaleza de nuestro espíritu al llenarlo de sombra... ».

⁶ *Ibid.*, p. 222 : « La noche se tragó hace ya rato los últimos grises del crepúsculo. Nunca como ahora sentí el alma tan antípoda del ser físico. Mientras que todo lo que rodeaba se iba hudiendo en las tinieblas, ella parecía ir despertando a una aurora de claridad brillante. Este contraste lo produce la proximidad del episodio que va a poner remate a nuestro negro sufrir de doce días. Como la variante de la obscuridad es la luz, solo ésta cabe después de tantos días de tinieblas. O morir esperanzados de encontrar la luz del Cielo, o llegar a las trincheras de España donde nos aguarda la luz de la libertad ».

Le statut ambivalent de la nuit, promesse de mort des corps et de libération des âmes, ne laisse pas d'entretenir une teinte macabre sur ces heures sombres. Alors que les bombardements de l'artillerie cessent, les tirs continuent dès que se profile une lumière trahissant les combattants ou bien que l'aboïement d'un chien signale une présence humaine. Profitant de l'obscurité, les assiégés enterrent leurs morts qui ont été laissés à découvert pendant la bataille, ou amoncelés à la va-vite dans les cours des maisons :

Les blessés continuent d'arriver, les morts continuent d'arriver... et tous à cause des tirs au canon. Et on inhume les morts où l'on peut, profitant des heures tranquilles de la nuit. Le Cimetière, au-delà du Séminaire, est inaccessible. Il faut les enterrer au Jardin du Curé, qui jouxte l'église, puis dans les cours de fermes. Parfois, on creuse un trou à l'endroit même où ils sont tombés et le corps d'un homme disparaît immédiatement de la surface de la terre [...]. Nous passons une partie de la nuit à nous occuper d'enterrer les morts.⁷

Ce geste, un autre témoin, le capitaine De Diego, en fait une preuve d'humanité contre des ennemis réputés pour leur barbarie :

C'est la nuit qu'on enterre les morts, en silence, dans l'obscurité, chrétiennement, à quelques mètres de l'ennemi, de « la légitime Armée de la République » pour laquelle il n'y a pas de différence entre l'incinération collectivisée ou la violation des tombes centenaires de Vierges consacrées par Dieu »⁸.

Ces nuits morbides sont soudainement transfigurées le 5 septembre, alors que l'obscurité protège la fuite des assiégés : la nuit n'est plus subie, elle devient condition de possibilité d'un nouvel épisode guerrier. Alors que l'on craignait jusqu'alors les ténèbres, on prie désormais pour qu'elles se prolongent aussi longtemps que possible : la nature semble exaucer les vœux des fuyards : « Ce lundi 6 septembre, le jour se lève dans un

⁷ *Ibid.*, p. 139 : « Siguen entrando heridos, siguen entrando muertos... y todos de cañón. Y a los muertos se los inhuma donde se puede, aprovechando las horas tranquilas de la noche. El cementerio, más allá del Seminario, es ya inaccesible, Hay que enterar en el Huerto del Cura, lindero a la iglesia ; y después en los corrales. A veces, en el mismo lugar donde cayeron se cava un hoyo, y al momento ha desaparecido de la superficie terrestre el cuerpo de un hombre. (...) En tarea de enterrar muertos pasamos parte de la noche ».

⁸ Capitaine de Diego, *Belchite*, Madrid, Editorial Nacional, 1939, p. 130 : « Y por la noche, entierran a los muertos, en silencio, a oscuras, cristianamente, a pocos metros del enemigo, del « legítimo Ejército de la República » para el que no hay diferencia entre la incineración colectivizada, o la violación de sepulcros centenarios de unas vírgenes consagradas a Dios... »

brouillard qu'on dirait hivernal ; il semble que la nature complaisante voudrait prolonger l'impunité de notre odysée »⁹, rapporte Oliver Ortiz.

La confrontation de ces récits héroïques avec les témoignages des rares Belchitains ayant connu les faits révèle une toute autre interprétation de la nuit du 5 septembre. J*, qui avait onze ans au moment des faits, raconte dans le détail cet épisode au cours duquel elle fut atteinte au genou par un tir ennemi : suite à cette blessure mal soignée, elle resta handicapée toute sa vie. Au cours de l'entretien qu'elle m'accorda, le récit de cette péripétie prit une place centrale, jusqu'à occuper l'essentiel de ses souvenirs de la guerre. Considérée comme invalide de guerre, J* ne mentionna pas qu'elle tira un profit non négligeable de cette situation, notamment une pension d'invalidité et un logement confortable dans la rue principale du nouveau village.

S* nous rapporte une version des faits survenus cette nuit-là sensiblement différente. Selon lui, les troupes républicaines qui investirent le village pénétrèrent lentement en progressant de cave en cave (*bodegas*) pour éviter les tirs de défense. De ce fait, la population civile qui s'était réfugiée dans les caves fut regroupée pour être évacuée par la porte San Roque, au nord, où se situait l'avant-garde de l'Armée populaire. Lorsque cette petite foule s'approcha de la porte, les soldats républicains crurent à une nouvelle tentative de sortie des défenseurs et tirèrent sur les femmes et les enfants : J*, grièvement blessée, fut précipitamment mise à l'abri dans une maison adjacente et soignée avec les moyens de fortune. Dans le village, l'erreur de la garde républicaine causa un grand tumulte dont le capitaine Santapau, chef des insurgés, voulut profiter : c'est alors que les 500 soldats et civils retranchés dans le bâtiment de la mairie saisirent l'unique occasion qui se présentait à eux de briser l'encerclement, après deux tentatives infructueuses au cours de la journée précédente. Le père et les deux frères de J*, de douze et quatorze ans, s'engouffrèrent dans la brèche, le père et le frère de S* également.

La nuit conditionne ici le surgissement de l'événement, celui de la fuite, en introduisant un jeu que le jour réduisait à néant. L'improvisation et la surprise apparaissent comme les attributs du combat de nuit. L'obscurité favorise la confusion qui se reflète jusque dans les interprétations contradictoires qui en restent aujourd'hui.

⁹ Emilio Oliver Ortiz, *Emociones...*, *Op. Cit.*, p. 236 : « Empieza a amanecer el lunes 6 de septiembre con una niebla que dijérase invernal ; parece como si la naturaleza compasiva, quisiera prolongar la impunidad de nuestra odisea ».

2. Nuits cérémonielles de l'après-guerre.

George Mosse a souligné l'importance des cérémonies nocturnes dans la liturgie fasciste¹⁰ : le franquisme ne fait pas exception, même si les usages cérémoniels nocturnes semblent avoir eut peu d'occurrences, à l'exception de la très spectaculaire mise en scène du retour des cendres de José Antonio Primo de Rivera, le fondateur du parti de la Phalange, en novembre 1939. Primo qui se trouvait à Alicante lors du soulèvement franquiste fut détenu par les défenseurs de la République puis exécuté. Le culte à celui que le franquisme dénommait « l'Absent » se développa dès 1938 : il permit au général Franco de conforter son pouvoir personnel en se proclamant son héritier. Sous le franquisme, la date du décès de Primo, le 20 novembre (1936), devint fête nationale¹¹. Les Phalangistes qui portaient une chemise bleue arboraient également une cravate noire en signe de deuil éternel pour la disparition de leur chef.

Agustín de Foxá, célèbre propagandiste de la cause fasciste, fut le premier à perpétrer le souvenir du fondateur du parti unique, dans un discours radiodiffusé prononcé le 16 novembre 1938. La nuit jouait son rôle dans cette évocation : « José Antonio, Chef, camarade, mon ami, ainsi va ma voix pleine d'émotion depuis cette nuit cristalline de Burgos jusqu'à ta tombe inconnue, à côté de cette mère tiède d'Alicante que ton sang fit à nouveau latine »¹². Rapidement, la propagande franquiste développa le thème d'un Primo christique, prophète d'une cause pour laquelle il s'était sacrifié, et dont la mort rédemptrice annonçait la salvation de l'Espagne du danger communiste. Six mois plus tard, au printemps 1939, la guerre d'Espagne finissait par la victoire des troupes franquistes : dès lors, le culte à Primo de Rivera prit des proportions tout à fait inédites.

Parmi les nombreuses initiatives prises à cette époque, - toutes les églises d'Espagne devaient inscrire sur leurs murs la formule « Primo de Rivera! Présent! » -, l'exhumation puis le transfert du corps du défunt depuis Alicante jusqu'à l'Escorial, près

¹⁰ George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.

¹¹ Zira Box, « Secularizando el Apocalipsis. Manufactura mítica y discurso nacional franquista : la narración de la victoria », in *Historia y Política*, 2004/2, n°12, pp. 133-160. Voir également : Zira Box, *España, año zero. La construcción simbólica del franquismo*, Madrid, Alianza, 2010.

¹² Agustín de Foxá, « Discurso radio 16 noviembre de 1938 », in *Dolor y memoria de España en el segundo aniversario de la muerte de José Antonio*, Madrid, Ediciones Jerarquías, 1939, p. 39 : « José Antonio, Jefe, camarada, amigo mío, aquí va mi voz emocionada desde esta noche cristalina de Burgos, a tu tumba desconocida, junto al tibio mar de Alicante que tu sangre ha vuelto a hacer latine. Un día tus camaradas pasarán detrás de la espada victoriosa de Franco a reconquistar tu cuerpo ».

de Madrid, fut sans nul doute un point d'orgue. C'est Franco qui ordonna le transfert qui dura dix jours et dix nuits, à partir du 20 novembre 1939. L'organisation fut confiée à un comité composé de Dionisio Ridruejo, directeur général de la propagande, Miguel Primo, le frère du défunt, et José Finat, directeur général de la Sécurité et ami intime de l'Absent. Samuel Ros fixa les détails de la cérémonie avec José Cabañas, responsable du Cérémonial et de l'art plastique. Antonio Bouthelier organisa la mobilisation et l'itinéraire : ce dernier a laissé un précieux témoignage de cet événement sans pareil.

L'originalité de l'événement voulait que le transfert ne s'interrompit jamais : le cercueil fut porté à dos d'homme, au pas funèbre, et relevé tous les dix kilomètres. Des monolithes en pierre où s'inscrivaient les noms des porteurs furent érigés tout au long des 400km du trajet séparant Alicante de Madrid. Une fois à l'Escorial, la dépouille fut accueillie par le Généralissime : une grandiose cérémonie religieuse fut organisée dans l'église du monastère qui sert de panthéon aux familles régnantes espagnoles depuis Philippe II. Le cercueil fut déposé dans un tombeau de pierre placé à la croisée du transept : la pierre de granite qui le recouvrait fut scellée de nuit, alors que Franco prononçait les dernières paroles de l'Absent (ou supposées telles)¹³.

Ces dispositions scéniques soulevèrent l'enthousiasme des thuriféraires du régime : *Vértice*, principal organe de presse phalangiste, soulignait par exemple la portée de ce rituel fascisant où jouait le contraste de la nuit et des torches qui guidaient le cortège funèbre : « Les torches s'enflamment à nouveau et les bras levés des hommes modernes revivent l'émotion de jadis. Ceux-ci se souviennent de la force symbolique et dramatique du mythe du feu »¹⁴. Dans un article intitulé « L'esthétique des foules », la même revue jugeait que « Notre nouvelle conception de l'Espagne porte en elle cette préoccupation, le soin de nos actes publics, la création de certaines rites solennels qui revivifient et transfigurent jusqu'aux organismes et aux organismes supérieurs du pays »¹⁵.

Pour célébrer « ces nuits qui se sont converties en journées »¹⁶, la photographie et le cinéma firent un usage abondant des images nocturnes. La presse se fit l'écho de

¹³ *Arriba*, 1^{er} décembre 1939, p.1.

¹⁴ *Vértice*, 3 juin 1937 : « Vuelven a encenderse antorchas y los brazos elevados de los hombres modernos reviven la emoción de lo antiguo y recuerdan la fuerza simbólica dramática del mito del fuego ».

¹⁵ *Ibid.*, « La estética de las masas » : « Nuestra nueva concepción de España lleva consigo esta preocupación, el cuidado de nuestros actos públicos, la creación de cierto rito solemne que tonifique y transfigure hasta los organismos o brazos superiores del país ».

¹⁶ Samuel Ros, Antonio Bouthelier, *A hombros de la Falange*, Madrid, Ediciones Patria, 1940, p. 18 : « Las noches y los días se han convertido en jornadas ».

reportages qui mettaient l'accent sur le défilé des phalangistes, porteurs de torches dans la nuit noire. Dans le documentaire *Presente* que le Département national de cinématographie élaborait pour commémorer l'événement, les défilés nocturnes eurent également une place de choix : on y voyait deux plans alternant une file de bras levés en contre-plongée puis des brasiers allumés sur le chemin du cortège ; le court-métrage se terminait par la juxtaposition des deux images, jouant des contrastes entre l'ombre et la lumière¹⁷.

Les jeux de contrastes étaient la clé des cérémonies mises en scène par Samuel Ros et Antonio Bouthelier : ce dernier, dans *A Hombros de la Falange (Sur les épaules de la Falange)*, paru en 1940, livre un témoignage saisissant où le mot « nuit » connaît plus d'une centaine d'occurrences. Dans la chapelle ardente qui accueillait le catafalque de José Antonio, à Alicante, deux immenses bûchers furent dressés de part et d'autre du château de San Fernando. Des centaines d'autres bûchers furent élevés le long du cortège entre Alicante et Madrid :

La nuit était presque totale. A l'entrée du village, on alluma en un moment un bûcher colossal, plein de crépitements vifs et bruyants ; les rues commencèrent à se remplir de torches et l'on voyait mieux les fleurs qui couvraient le chemin (...). Là, le village saturé de torches qui rendaient difficile la respiration, ressortaient les feux de Bengale de lumière intense que portaient les camarades de la Falange valencienne. Le Cortège eut toute une intensité tragique et militaire qui devait se répéter chaque nuit jusqu'à son arrivée à l'Escurial¹⁸.

María Encarnación, une propagandiste célèbre de l'époque, n'hésita pas à établir un parallèle entre le fondateur de la Falange et l'étoile du Berger qui guide les vivants dans la nuit : « Tu croyais dans la patrie qui alors s'enfonçait, rompue, entre l'obscurité et la négation (...) Tu es parti rejoindre les étoiles. Ne nous laisse jamais plus »¹⁹.

¹⁷ Documental *Presente*, 1939, Departamento Nacional de Cinematografía, in Vicente Sánchez Biosca, *Cine y guerra civil*, Madrid, Alianza, p. 57-69.

¹⁸ Antonio Bouthelier, *A hombros de la Falange*, *Op. Cit.*, pp. 26-27 : « La noche era ya casi total. A la entrada del pueblo, se enciende en aquel momento una hoguera colosal, de vivo y ruidoso chisporroteo ; las calles comienzan a llenarse de antorchas y se ven mejor las flores que cubren el camino ». (...) « Allí, cuajado el pueblo de antorchas que hacían difícil el respirar, destacadas ellas las bengalas de luz intensa de que eran portadores los camaradas de la Falange valenciana, el Cortejo tuvo toda la intensidad trágica y militar que había de renovarse cada noche hasta la llegada a El Escorial ».

¹⁹ María Encarnación, « Créémos en ti, José Antonio », *Patria*, 20 nov 1938 : « Tu creías en una patria que entonces se hundía, rota, entre la oscuridad y la negación. (...) Te fuiste a los luceros.

Ces nuits d'émotion où Bouthelier avoue vivre « des heures de majeure transcendance émotionnelle »²⁰, baignées d'une atmosphère fantasmagorique, sont à même de refaire vivre le fantôme de l'Absent. Ainsi, le transfert de José Antonio s'apparente à la fois à celui du corps du roi défunt (ainsi, celui des Rois Catholiques en 1504 à Grenade) et à celui d'une relique (comme la main de Sainte Thérèse ou le corps intouché de Saint Isidre au XVII^e siècle). Le feu purificateur annonçait l'instauration d'un nouvel ordre social reposant sur les piliers de l'Église, de la Phalange et de l'Armée, tandis que l'obscurité favorisait la manifestation de phénomènes magiques : José Antonio délivrait la nuit un message prophétique que Franco accomplissait de jour. Du coup, le cérémonial nocturne apportait au régime l'occasion d'affirmer une forme de transcendance divine et magique.

3. Les « fils de la nuit » : Les maquis antifranquistes de 1939 à 1954

Les nuits franquistes réservèrent au régime d'autres surprises, celle d'une résistance acharnée au fascisme par le biais de maquis qui opéraient principalement de nuit. Ces maquis héritèrent de pratiques guerrières nocturnes expérimentées pendant la guerre : dès mai 1937, le gouvernement de Largo Caballero donna son assentiment à la création d'un corps d'armée voué à des opérations de guérilla nocturne. Ce corps fut composé alors de 140 à 150 combattants opérant par groupes de cinq à six personnes pour des actions de sabotage, de libération de prisonniers ou d'information derrière les lignes ennemies. Le journal anarchiste *Solidaridad Obrera* décrivait ainsi la nécessité de cette création :

Voilà l'idée. Nous avons besoin d'une armée régulière - qui en doute ?-, mais nous avons aussi besoin de ces guérillas qui, tenant sans cesse l'ennemi en alerte, le démoralisent et le mettent en difficulté, le contraignent à distraire des forces pour maîtriser celles-ci qui, insaisissables et fantomatiques, esquivent le combat, s'évanouissent et marchent secrètement pour tomber, au milieu de la nuit ou dans le brouillard de l'aube, sur des

No nos dejes nunca ». Cité par Zira Box, « Rituales funerarios, culto a los Caídos y política en la España franquista : a propósito de los traslados de José Antonio Primo de Rivera (1939-1959) », in Jesus Casquete, Rafael Cruz (dir.), *Política de la muerte : usos y abusos del ritual funebre en la Europa del siglo XX*, Madrid, Catarata, 2009, pp. 265-295, note 5.

²⁰ Antonio Bouthelier, *A hombros de la Phalange*, Op. Cit., p. 27.

forces en retraite ou des postes isolés, et qui, avec leurs seuls fusils, leurs grenades et leur dynamite, attaquent sans cesse des lieux éloignés, invraisemblables²¹.

Après la guerre, le phénomène prit de l'ampleur : de 6 à 7 000 guérilleros peuplaient certaines régions montagneuses, appuyés dans leur action clandestine par une vingtaine de milliers d'informateurs. Les opérations étaient variées : sabotages, attentats, propagande, protection des civils et des groupes clandestins, attaques de banque et kidnapping, sauvetage de compagnons prisonniers, luttes armées contre les Gardes Civiles, importations d'armes et de munitions depuis la frontière française. Cette guérilla de défense se nourrissait dans un premier temps de la fuite de ceux qui tentaient d'échapper aux griffes répressives du régime (« los huídos »). Puis, à partir de 1944, elle s'organisa sous le patronage du Parti communiste, renforcée par le retour en Espagne des Républicains ayant servi dans la Résistance française. Une vingtaine de groupes éparpillés dans la péninsule se militarisèrent et prirent le nom de *Agrupación de Guerrilleros Españoles-XIV Grupo de Guerrilleros*. Cette armée de l'ombre menait une lutte patriotique antifasciste de libération nationale dans le contexte de la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans l'espoir d'une intervention alliée en Espagne. D'autres groupes affiliés au socialisme ou à l'anarchisme sévirent également, au moins jusqu'en 1943.

Ces maquis ont pour principale caractéristique de mener des combats nocturnes car « la nuit était à nous », témoigne dans ses mémoires Antoine Giménez²². La nuit permet les actions de surprise, à condition que les opérations soient faites « à des heures bien déterminées de la nuit afin de se protéger d'éventuelles patrouilles », comme le décrit le célèbre témoignage de Ramón Rufat Llop²³. Nicanor, un autre résistant, écrit la transfiguration que la nuit fait subir aux paysans apparemment soumis :

²¹ *Solidaridad Obrera*, « Las guerrillas, modalidad de guerra popular que debe ser alentada », Servicio de información a la Prensa del Comité Peninsular de la FAI, 27 mai 1938, p. 2 : « Esta es la idea : necesitamos un Ejército regular, quién lo duda ; pero también necesitamos de estas guerrillas que, manteniendo el enemigo en constantes alarmas, le desmoralice y desoriente, exija distraer fuerzas para dominar esas otras, sutiles y fantasmas que no presentan combate, que se esfuman, que marchan silíngosas para caer en medio de la noche, en un amanecer de nieblas, sobre fuerzas retiradas, o puestos aislados, y con sólo su fusil, bombas de mano y dinamita, atacan sin cesar puntos distantes. Inverosímiles ».

²² Antoine Giménez, *Les fils de la nuit*, Paris, Éditions Libertaria, 1976, p. 209. Antoine Giménez est le nom de guerre de Bruno Salvadori, militant anarchiste italien qui mourut à Paris en 1982.

²³ Ramón Rufat Llop, *Espions de la République. Mémoire d'un agent secret pendant la guerre d'Espagne*, Paris, Allia, 1990, p. 185.

Nous devons agir de manière très sagace et subtile, observer une conduite très prudente en tant que citoyen pour que les autorités ne nous remarquent pas, ne pas boire, se tenir dans tous les sens du mot. Mais quand la nuit venait et qu'on recevait un ordre, nous nous transformions en un autre homme²⁴.

Le parti-pris de l'invisibilisation nocturne est avant tout une stratégie de survie, même si elle comporte des risques car, « la nuit, deux armées ne se différenciaient pas l'une de l'autre »²⁵. Antoine Giménez explique cette transfiguration :

Louis nous conseilla de les faire faire (les bérets) tout noir, car une couleur claire pouvait nous trahir la nuit. Habillés d'un blouson serré à la ceinture et d'un pantalon, le tout de couleur sombre, le bonnet noir sur la tête, nous étions invisibles dès que le soleil se couchait²⁶.

Ainsi fondus dans la nuit, le combattant devient un être animal ou végétal qui adopte un nouveau langage où le chant du hibou se substitue aux paroles humaines :

Les consignes changeaient mais en général, c'était trois fois le chant du carabe, ou du hibou, 50m plus loin deux toussotements de suite puis siffler la première strophe de « Je dois monter, monter ». La réponse était un long chant de carabe suivi de deux autres, d'un coup donné sur l'étui du pistolet. Puis, sortir avec une main dans la poche et l'autre grattant l'oreille²⁷.

Ce témoin qui a pris logiquement pour nom de guerre celui du hibou, ajoute plus loin :

Le chant préféré par tous était celui du hibou, parce qu'il parvenait loin et quand tu es dans la montagne, c'est très utile. On l'utilisait quand on devait aller chez des

²⁴ Alfonso Domingo, *El canto del búho, La vida en el monte de los guerrilleros antifranquistas*, Madrid, Oberon, p. 110 : « Teníamos que actuar de una forma muy sagaz y sutil, observar una conducta muy prudente como ciudadano para que las autoridades no se fijaran en ti, no beber, guardar el orden en todos los sentidos. Pero cuando se oscurecía y recibíamos una contraseña nos transformábamos en otro hombre ».

²⁵ Ramón Rufat Llop, *Espions de la République...*, *Op. Cit.*, p. 214.

²⁶ Antoine Giménez, *Les fils de la nuit*, *Op. Cit.*, p. 67.

²⁷ Alfonso Domingo, *El canto del búho*, *Op. Cit.*, p. 49 : « Las consignas cambiaban, pero solían ser tres veces el canto del cárabo, del búho, a los 50 metros más allá dos toses seguidas y silbar la primera estrofa de « Tengo de subir, subir ». La contestación era un canto largo del cárabo seguido de dos otros, y de un golpe con la mano en la funda de la pistola, saliendo uno con una mano en el bolsillo y con la otra rascándose una oreja ».

informateurs ou bien aux campements, quand on voulait se prévenir les uns les autres ; ça nous a sauvé de nombreuses fois²⁸.

Dans la nuit, les combattants connaissent une mutation de leurs facultés sensibles car l'ouïe, l'odorat et le toucher prennent le pas sur la vision :

Pour vivre dans la montagne ou être informateur, il fallait développer une série de sens. L'odorat te servait de nuit, tu descendais de la montagne et les vents en contre t'apportait l'odeur du tabac, tu le détectais à distance, alors tu savais qu'il y avait là des gens qui t'attendaient. L'ouïe aussi était très importante, tu collais l'oreille contre le sol, comme on dit que faisaient les indiens, et même de loin tu pouvais entendre un homme qui venait en marchant²⁹.

Les opérations militaires commandaient une extrême prudence et une connaissance parfaite du terrain parcouru de nuit :

Les hommes de terrain, les guérilléros, s'orientaient parfaitement la nuit quand ils faisaient les marches. Au petit matin, ils se cachaient. Si le chemin était dur et que du coup, les pas marquaient, la marche s'interrompait deux ou trois heures avant le lever du jour pour que la rosée ne laisse pas voir nos traces. (...) Le terrain, nous le connaissions centimètre par centimètre. Celui qui ne connaît pas le terrain ne pourra pas avancer dans la nuit, pas même 200m³⁰.

La nuit demeure pour ces hommes aguerris un danger qu'il faut maîtriser :

²⁸ *Ibid.*, p. 84 : « El canto preferido por todos era el canto del búho, porque llegaba lejos y cuando estás en la montaña es muy útil. Parece muy fácil, pero era el más difícil de imitar. Lo utilizábamos cuando teníamos que ir a casas de enlace o a los campamientos, cuando queríamos avisarnos, esto nos salvó muchas veces ».

²⁹ *Ibid.*, p. 112 : « Para estar en la montaña o ser enlace, había que desarrollar una serie de sentidos. El olfato te servía por la noche, bajabas de la montaña y el aire a favor te traía humo de tabaco, lo detectabas a distancia, entonces sabías que allí había gente esperando. El oído también era importantísimo, lo pegabas a la tierra, como dicen que hacían los indios, y aunque sea de lejos tú oyes si un hombre viene pisando. Y la vista. Si miras el horizonte, por muy oscura que estuviera, veías a silueta de uno pasar. Todo esto eran vivencias de la montaña, vivencias que te había dado la propia lucha ».

³⁰ *Ibid.*, p. 329 : « Hombres de campo, los guerrilleros se orientaban perfectamente por las noches cuando se hacían las marchas. Al llegar el amanecer, los guerrilleros se ocultaban. Si el camino por el que transitaban no era duro y por consiguiente podía marcarse las pisadas, la marcha acababa dos o tres horas antes del amanecer, para que el rocío no señalase las huellas ». *Ibid.*, p. 223 : « El terreno, nos lo conocíamos palmo a palmo, el que desconozca el terreno no logrará adelantar de noche ni doscientos metros ».

La nuit nous allions en file indienne, quelques mètres entre nous, et nous nous jetions au sol si le premier de la file le faisait parce qu'il y avait un danger. On ne pouvait pas se parler et si l'un d'entre nous avait de la toux, il couvrait sa bouche d'un mouchoir pour ne pas nous dénoncer. La nuit, il était interdit de fumer, et surtout lorsque nous marchions³¹.

Mais par une sorte d'inversion de la vie quotidienne, les nuits maquisardes sont aussi celles de la sociabilité, des rencontres avec les familles demeurées dans les fermes, ou bien simplement des menues tâches de la vie en communauté : s'agissant des informateurs qu'on appelle les « guérilléros de la plaine »,

Il était généralement plus facile de les rencontrer la nuit. Pour eux, on prenait un bâton et on le frappait contre un chêne ou un autre arbre. Ils répondaient en frappant à leur tour et nous nous orientons jusqu'à eux par le son³².

Pour le reste,

Nous autres, guérilléros, nous avons l'habitude d'aller chercher de l'eau ou aller nous rafraîchir la nuit, un par un (...). Quand on était dans les camps, on cuisinait la nuit et on le gardait pour le jour suivant. Quand on partait en opération on mangeait seulement la nuit, en arrivant dans une ferme³³.

Enfin, ces nuits sont également celle de la répression féroce qui s'abat sur ces campagnes, car la Garde Civile s'est calquée sur le mode opératoire des maquisards. Une jeune femme témoigne alors :

Quand je vivais là-bas, avec mes parents, je n'étais jamais tranquille... ces nuits obscures d'hiver où la Garde Civile débarquaient pour poser des questions. (...) Cette nuit-là, il vint en guérilléro et demanda à ma mère s'il elle pouvait faire dîner deux personnes, Abel et un compagnon. Ma mère me le dit et je lui répondis que je ne voulais voir personne. J'avais très peur³⁴.

³¹ *Ibid.*, p. 277 : « Luego a la hora de la noche estaba prohibido (fumar) y sobre todo de marcha ».

³² *Ibid.*, p. 68 : « Generalmente era más fácil encontrarlos por la noche. Para ello, cogía un palo y golpeaba contra algún roble u otro árbol. Ellos respondían a su vez golpeando también y por el sonido iba orientándome hasta encontrarlos ».

³³ *Ibid.*, p. 227 et 277 : « Los guerrilleros teníamos la costumbre de ir a por agua y a refrescarnos por la noche, uno cada vez » ; « Cuando estábamos en los campamentos, se guisaba de noche y se guardaba para el día siguiente. Cuando salíamos de operaciones comíamos de noche, cuando llegábamos a algún caserío ».

³⁴ *Ibid.*, p. 133 et 136 : « Cuando vivía con mis padres allí nunca viví tranquila... Esas noches oscuras de invierno donde llegaba la GC a preguntar... (...) Aquella noche vino (en guerrillero) y le preguntó a mi madre si quería dar de cenar a dos personas, Abel y un compañero. Mi madre me lo dijo y yo le contesté que no quería ver a nadie, Yo tenía mucho miedo ».

Le régime franquiste assimila très tôt les maquis à du banditisme et déploya des formes de répressions indiscriminées contre les combattants et les populations susceptibles de les soutenir. Après qu'une loi de lutte contre le banditisme est adoptée le 18 avril 1947, des écoles de contre-guérilla furent créées afin d'organiser cette politique de terreur aux méthodes expéditives : regroupements forcés des familles, pressions et chantages exercées contre les parents, viols sur les femmes restées dans les fermes, etc. Cette violence d'État se révéla efficace (2 166 combattants exécutés, 3 382 détenus ainsi que plus de 19 000 informateurs), si bien que le maquis fut dissous au milieu des années 1950.

On peut parler à juste titre d'une spirale de violence où la répression du régime et la violence des guérillas s'alimentaient mutuellement pour prendre en otage toute la population civile. Comme le remarque Mercedes Yusta, historienne de la guérilla aragonaise, des formes de violences très traditionnelles se manifestèrent, faites de vengeance et de règlements de compte, selon des lignes de fractures de la société rurale³⁵. La guérilla fut ainsi utilisée par les populations locales comme un mode de résolution de beaucoup de conflits au village (propriété, lignages, successions, etc.).

La nuit n'en demeure pas moins ici l'élément central de l'action guerrière parce qu'elle offre refuge et couverture. Mais elle exige de développer des talents spécifiques alliés à une connaissance intime du territoire et de la nature. La nuit est ainsi l'adjuvant qui permet la transmutation du fermier en combattant, moment d'une « transformation de l'homme » par et dans la violence.

Conclusions

Au terme de ce voyage dans trois types de nuits du franquisme, il est possible de tirer quelques leçons sur l'usage de la nuit dans la construction de l'événement. D'abord, la nuit porte en elle des formes de violences inédites qui commandent aux hommes de s'adapter aux circonstances de l'obscurité. Plus encore que simple auxiliaire des combats, elle semble favoriser l'éclosion d'un mode de résolution violent des conflits, que le jour n'autoriserait peut-être pas. Mais la nuit porte à confusion en mêlant les adversaires dans un conflit aveugle, pour ainsi dire à tâtons. Les sens sont aiguisés car la

³⁵ Mercedes Yusta Rodrigo, « Una guerra que no dice su nombre. Los usos de la violencia en el contexto de la guerrilla antifranquista », *Historia social*, 2008, pp.109-126. <hal-00918850>.

dissimulation exige de se fondre dans la nuit et d'adopter son langage fait de bruits et de cris d'animaux. Ces nuits parlent et sentent selon une économie sensitive singulière, qui demande un apprentissage : la loi de la nuit, dans tous les cas, est le lieu d'une expérience émotionnelle vive qui implique un rapport différent au corps et à la guerre.

En outre, la nuit impose à l'événement un mode de relation au temps particulier, fait de surprise, d'attentes, d'observation qui favorise le surgissement de l'incongru et de l'inattendu. En ce sens, la nuit porte l'événement à un degré inouï. Elle est aussi le moment d'une inversion temporelle des habitudes, sorte de journée à l'envers : des relations sociales s'y nouent (pour l'hébergement, pour le ravitaillement des maquisards) ; une vie quotidienne s'y déroule avec ses règles propres ; des parcours s'y dessinent au cours de longues marches nocturnes ou de cortèges funèbres. La nuit est le moment d'une inversion de l'ordre politique et social, où s'organise une contre-société résistante. Si le jour est bien à Franco, « la nuit était à nous ».

De plus, la nuit articule de manière dramatique le jeu de l'obscurité et de la lumière : d'un côté, elle permet l'éclosion d'expressions irrationnelles, fantomatiques, où l'absence règne. Ce sont des temps où le contact avec les forces surnaturelles et des formes de transcendances sont possibles. De l'autre, la lumière et le feu y jouent un rôle particulier : étoiles guidant le combattant ou le phalangiste, bûcher menant à la liberté. Ces feux sont autant de promesse de résurrection, de renaissance et de purification.

Enfin, la nuit développe une dramaturgie liée à la mort, que les cadavres soient enterrés à la va-vite ou bien qu'ils soient promenés en cortège funèbre. S'y déploient des mises en scènes qui sont objets de nombreuses représentations, commentaires, images de toute sorte. La nuit est donc représentée et mise en scène en dépit des multiples difficultés techniques qu'impose l'obscurité au photographe ou à l'artiste. La nuit impose donc des modes de représentation spécifiques nourries d'une tradition narrative ou iconographique ancienne.

Au total, la nuit franquiste n'est pas le désert événementiel dans laquelle l'historiographie semble l'avoir plongée. Elle est le lieu de nombreux récits qui opposent leur chuchotement à ce monde de silence.